

La sérénité, de façade, du commandant de la corvette rend sur le moment un peu d'espoir à tous. Un moment la brise semble « adonner » ; des clameurs de joie fument dans l'équipage. Puis, c'est le dénouement. Alors que l'*Alcmène* est presque engagée dans les brisants, son commandant choisi le point le moins dangereux pour faire côte, ordonne aux hommes de barre de « laisser arriver ».

Le choc est terrible. L'*Alcmène* est couchée sur le flanc. Son pont s'offre à découvert à la mer déchaînée. Par une chance inouïe, la coque éventrée se redresse une dernière fois puis s'affaisse définitivement, tournée vers la côte. Ce sera le salut de l'équipage.

Dans le hurlement de la tempête, des marins ont cru que le sauve-qui-peut avait été ordonné. Plusieurs hommes ont sauté à la mer, seuls quelques matelots maoris parviendront jusqu'à terre ; une douzaine d'autres paiera de leur vie leur audace insensée. A bord, le personnel s'est groupé sur les saillis du pont, incliné presque à la verticale, où se trouve des blessés et des mourants.

Alors que le chef hésite sur le parti à prendre, une immense espérance renaît dans les esprits de tous : l'*Alcmène* a fait côte à marée haute ; la mer commence à se retirer, l'évacuation de l'épave va devenir possible, mais au prix de quels dangers !

Au milieu des groupes d'hommes hagards, une femme seule apparaît, comme perdue au milieu de tous ces mâles. C'est la comtesse d'Ehrensvard, dont le mari de nationalité suédoise a embarqué à Tahiti à titre étranger. Son mari malade, elle sera vaillante pour elle et lui ; on ne tarde pas à lui faire comprendre qu'il lui faudra se dévêtir, si elle veut avoir quelques chances de parvenir vivante jusqu'à terre. La voici elle-même, sans autres voiles qu'une légère chemise, et un foulard noué autours de sa poitrine.

Le commandant donne le signal de l'évacuation. Suivant la tradition, il quittera son bord le dernier. Lorsque tout le monde est enfin rendu sur la terre ferme, le campement de fortune s'organise aussitôt ; la côte, entièrement déserte, aride et hostile est battue sans arrêt par les rafales de l'ouragan.

Au lendemain du naufrage, le 3 juin 1851, chacun a déjà pris ses habitudes. Désormais, à chaque marée basse, des volontaires réussiront, au péril de leur vie, arracher de la carcasse de la frégate, des provisions, des vivres, des objets précieux. Dès les premières journées, des groupements sont partis à l'aventure... Des naturels sont enfin découverts.

Heureusement, les Maoris auxquels ont affaire les rescapés de l'*Alcmène* sont de « bons sauvages » et bientôt le camp des naufragés recevra en abondance les vivres essentiels. Sous la férule des Anglais, les indigènes ont acquis quelques notions des transactions modernes. Ils exigent avec assurance de leurs nouveaux clients, des bons à ordre sur une banque d'Auckland.

L'autorité britannique, le Lieutenant-gouverneur tient à offrir le gîte et le couvert au Commandant d'Harcourt ; quant aux officiers et aux hommes de l'*Alcmène* ils seront hébergés par le 58^e (ou 85^e) Régiment de la Reine.

Le 23 juin, vingt jours après le naufrage, le personnel et l'état-major de la frégate, Commandant en tête, font leur entrée solennelle dans la ville d'Auckland, sous la conduite des officiers anglais, comme l'exigent les règles de l'hospitalité de la traditionnelle Albion.

Après avoir été comblés de prévenances, les naufragés étaient, le 1^{er} août 1851, conduits en grand apparat à bord du petit voilier l'*Alexander* qui devait les ramener à Tahiti. Quant au nombre de victimes, selon les sources, le nombre diffère un peu : « sur 203 personnes à bord, 16 périrent » soit 187 rescapés. Une autre source parle de 192 rescapés ».